AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1840 (octobre)- 1847 (septembre) : Guizot au pouvoir, le ministère des Affaires étrangèresCollection1845 (4 mars- 18 septembre) : François et Dorothée acteurs de l'entente cordialeCollection1845 (27 juillet - 29 août) : Dorothée à Londres, diplomatie et salonItem28. Val-Richer, Lundi 25 août 1845, François Guizot à Dorothée de Lieven

28. Val-Richer, Lundi 25 août 1845, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Enfants (Guizot), Femme (portrait), Mandat local, Politique (France), Posture politique, Réception (Guizot), Récit, Relation François-Dorothée, Religion, Victoria (1819-1901 ; reine de Grande-Bretagne), Voyage

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1845-08-25
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Publication833/199-200

Information générales

LangueFrançais
Cote1584-1585, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 8
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription
28 Val-Richer Lundi 25 août 1845

Vous me faites trembler avec votre : " Je serai à Beauséjour avant vous si Dieu le permet. " C’est bien vrai, toujours vrai ; et on a grand tort de n’y pas penser toujours. J'ai donc raison de trembler, pourtant samedi prochain, c’est bien près. Oui, vous y serez avant moi, et j’y serai samedi. Et nous ne nous quitterons plus. Mais, je n’aime pas que vous attendiez un compagnon de voyage, je ne sais lequel. Je n’aime pas que vous soyez à la merci de ces incertitudes. Pourquoi n'avoir pas écrit à Génie ? Ma recommandation est tardive. Vous ne l'aurez qu’après demain. Et j'espère bien qu’après demain, Mercredi, vous seriez à Beauséjour, ou tout près d’y être. Certainement vous ne rencontrerez pas une trombe en route. J’ai beaucoup pensé à celle de Monville. Je vous en ai peu parlé parce que je n'aime pas à arrêter votre imagination sur les choses tristes et effrayantes. Vous vous en laissez trop saisir.
Si vous aviez des yeux, je vous enverrais une lettre de Barante, assez intéressanite. Il a quitté la Suisse et m’écrit d'Auvergne où il est allé pour son Conseil général. Il me dit : " Mon inutilité me pèse moins ici qu'à Paris." Je le comprends. Sa position est vraiment désagréable. Et il n'y a pas moyen qu’elle change.
Je suis fort sensible à la bonne intention de lord Cowley sur Tahiti. Il a raison, & j'y comptais. Je l’ai toujours trouvé excellent, plein de sens et de bon vouloir. Et je compte aussi beaucoup sur Lady Cowley, à qui j’ai toujours trouvé bien de l’esprit, et qui en a, j’en suis sûr plus qu’elle n'en montre. Elle est très franche & ne cache jamais ses sentiments ; mais elle n’en fait nul étalage. J’aime bien cette manière là.
On dit que le Roi de Prusse a dépensé, pour recevoir la Reine 400 000 thalers. C'est le compte de Berlin. L’émeute de Leipzig l’a frappé. Il est rentré à Berlin, en veine d'humeur et de répression contre la liberté religieuse. Il a fait défendre à Uhlich, Ronge et Czerski, toute promenade prosélytique. Mais personne ne le craint huit jours de suite.
Je me suis promené hier pendant quatre heures dans un pays charmant, tout autour du Val Richer, avec tout ce qui se peut d’escortes à cheval et à pied, d'arcs de triomphe de fleurs, de discours, de coups de fusil. J’ai rendu beaucoup de services à cette population. Ses affaires vont bien. Elle me trouve bon et de facile accès. Il y avait hier un sentiment de bienveillance vrai et général, et un désir vif de le manifester, et de s'amuser en le manifestant. Mes enfants étaient charmés. Cela m’a plu. Ce qui est assez remarquable, c'est l’empressement du Clergé. Jamais tant de curés ne sont venus me voir, et avec autant de témoignages de déférence et de dévouement. Evidemment ce que j’ai fait quant aux Jésuites ne m’a fait aucun tort parmi les prêtres. Au contraire. Mais on a peur des Jésuites et ces prêtres, qui sont plus constants que fâchés de les voir un peu battus, se seraient bien gardés de s'en laisser soupçonner auparavant.
Le chancelier est malade. Il devait venir passer un jour chez moi, en allant à Trouville où Mad. de Boigne a acheté une petite maison. Il est resté à Paris avec la fièvre. Duchâtel le trouve frappé et m’en paraît lui-même assez inquiet. Adieu. Vous ne me dites pas si toute bile est passée. Vous me direz ce qui vous convient en attendant Page. Adieu. Adieu. Dans six jours, un meilleur adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 28. Val-Richer, Lundi 25 août 1845, François Guizot à Dorothée de Lieven , 1845-08-25.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2194

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 25 août 1845
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationBoulogne
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 05/11/2020 Dernière modification le 18/01/2024

28 Val Richer lundi 25 Août 1845 1584

Vous me faites trembler avec votre idée d'aller à Beauséjour avant que Génie le permette. C'est bien vrai, toujours vrai, et on a grand tort de n'y pas penser toujours. J'ai bien raison de trembler. Pourtant samedi prochain, c'est bien près. Oui, vous y serez avant moi, et j'y serai samedi. Et nous ne nous quitterons plus. Mais je n'aime pas que vous attendiez un compagnon de voyage ; je ne sais lequel. Je n'aime pas que vous soyez à la merci de ces incertitudes. Pourquoi n'avez pas écrit à Génie ? Ma recommandation est tardive. Vous ne l'aurez qu'après demain. Et j'espère bien qu'après demain, mercredi, vous serez à Beauséjour, ou tout près d'y être. Certainement, vous ne rencontrerez pas une trombe en route. J'ai beaucoup pensé à cette de Monville. Je vous en ai peu parlé parce que je n'aime pas à arrêter votre imagination sur les choses tristes et effrayantes. Vous vous en laissez trop saisir.

Si vous aviez des yeux, je vous enverrais une lettre de Barante, assez intéressante. Il a quitté la Suisse et revient d'Auvergne à il est allé pour son Conseil général. Il me dit : mon inutilité me pèse moins ici qu'à Paris. Je le comprends. Sa position est vraiment désagréable. Et il n'y a pas moyen qu'elle change.

Je suis fort sensible à la bonne intention de Lord Cowley sur Tahiti. Il a raison, & j'y compterai. Je l'ai toujours trouvé excellent, plein de sens et de bon vouloir. Et je compte aussi beaucoup sur Lady Cowley, à qui j'ai toujours trouvé bien de l'esprit, et qui en a, j'en suis sûr, plus qu'elle n'en montre. Elle est très franche, & ne cache jamais ses sentiments ; mais elle n'en fait nul étalage. J'aime bien cette manière là.

On dit que le Roi de Prusse a dépensé, pour recevoir la Reine, 400,000 thalers. C'est le compte de Berlin. L'émeute de Leipzig l'a frappé. Il est rentré à Berlin en veine d'humeur et de répression contre la liberté religieuse. Il a fait défendre à Uhlich, Ronge et Czerski toute promenade prosélytique. Mais personne ne le craint huit jours de suite.

Je me suis promené hier pendant quatre heures dans un pays charmant, tout autour du Val Richer, avec tout ce qui se peut d'escorte, à cheval et à pied, d'arcs de triomphe, de fleurs, de discours, de coups de fusil. J'ai

1585

rendu beaucoup de services à cette population. Les affaires vont bien. Elle me trouve bon et de facile accès. Il y avait hier un sentiment de bienveillance vrai et général, et un désir vif de le manifester, et de s'amuser en le manifestant. Mes enfants étaient charmés. Cela m'a plu.

Ce qui est assez remarquable, c'est l'empressement du Clergé. Jamais tant de curés ne sont venus me voir, et avec autant de témoignages de déférence et de dévouement. Évidemment ce que j'ai fait quant aux Jésuites ne m'a fait aucun tort parmi les Prêtres. Au contraire. Mais à propos des Jésuites, et ces Prêtres, qui sont plus contents que fâchés de les voir un peu battus, se seraient bien gardés de s'en laisser soupçonner auparavant.

Le Chancelier est malade. Il devait venir passer un jour chez moi en allant à Trouville où Madame de Boigne a acheté une petite maison. Il est resté à Paris avec la fièvre. Duchâtel le trouve frappé, et m'a paru lui-même assez inquiet.

Adieu. Vous ne me dites pas si toute bile est passée. Vous me direz ce qui vous convient en attendant [illegible]. Adieu. Adieu. Dans dix jours, un meilleur adieu.

G.

6